Moin Afzar,
The Millennial Sovereign.
Sacred Kingship & Sainthood in Islam,

New York, Columbia University Press,
2012, 343 p.
ISBN :978-0-231-16036-0.

Dans *The Millennial Sovereign*, Afzar Moin s'intéresse à la nature de la royauté dans l'empire moghol d'Inde (1526-1857). Il en recherche les origines en Asie centrale timouride, tout en établissant des comparaisons avec les Safavides d'Iran (1501-1722). L'ouvrage est composé d'une introduction, de cinq chapitres et d'une conclusion. L'auteur examine un grand nombre de sources de natures différentes, quelques fois peu utilisées par les historiens, comme la littérature hagiographique et les sources non textuelles. Moin porte également son attention sur des sujets généralement peu abordés par les historiens comme, par exemple, le rôle joué par l'astrologie, l'alchimie, la divination, la magie, les miracles et les rêves. Cette recherche s'inscrit dans une démarche d'anthropologie historico-culturelle. Elle renouvelle les connaissances sur la manière dont les empereurs moghols ont exercé le pouvoir sur des sujets de religions et de croyances différentes.

Dans l'introduction « Islam and the Millennium » (p. 1-22), Moin explique que son objectif est de faire dialoguer deux champs majeurs de la recherche qui ont rarement été étudiés ensemble : la royauté sacrée et la sainteté dans l'islam. Selon Moin, les Moghols et les Safavides « exemplified this mode of sacred kingship » (p. 1). En effet, au cours de la période post-mongole, un nouvel ordre socio-politique, centré sur un réseau d'ordres et de sanctuaires soufis, s'est développé. Il constate que « the lives of kings were no exception » et que « the institution of kingship became locked in a mimetic embrace with the institution of sainthood » (p. 5). La nature de « l'autorité sacrée » du prince ne peut être appréhendée sans prendre en compte ses dimensions sociales (p. 8). Pour comprendre le recours au millénarisme des souverains timourides, moghols et safavides, il faut avoir à l'esprit, explique Moin, que, pour les populations de cette aire culturelle, le passé était aussi important que le présent, la divination aussi importante que la généalogie, et l'astrologie aussi importante que l'histoire : « astrologers worked as annalists, and historians served as oracles » (p. 11).

Dans le chapitre 1 « The Lord of Conjunction: Sacrality and Sovereignty in the Age of Timur », (p. 23-55), Moin examine la sanctification posthume de Tamerlan (m. 1405) en tant que « Seigneur de la conjonction astrale » (*ḥaẓrat-i ṣāḥib-qīrānī*), et l'intérêt timouride pour ʿAlī, le gendre du Prophète. Cet intérêt qui s'est manifesté au moment où les ordres soufis prirent de plus en plus d'importance au cours de la période post-mongole. Dans la littérature populaire et épique (*ʿAlī-nāma*), qui fleurit après la mort de Tamerlan, ʿAlī était considéré comme un souverain combattant de l'Islam. Selon Moin, ce modèle princier alide a participé à l'élaboration de la notion de « royauté sacrée ».

Le chapitre 2 « The Crown of Dreams: Sufis and Princes in Sixteenth-Century Iran » (p. 56-93) examine la période de formation des empires moghol et safavide qui ont donné naissance à des institutions nouvelles, héritées de Tamerlan. L'auteur montre comment la carrière du Timouride Bābur et celle du Safavide Shāh-Ismāʿīl furent justifiées et légitimées par l'interprétation des rêves et des présages. Ils appartenaient au même milieu historico-culturel. Bābur, fils d'un petit souverain timouride de Transoxiane, devint un prince cultivé, auteur d'une autobiographie (*Bābur-nāma*), et il fut très tolérant en matière religieuse. À l'inverse, Shāh-Ismāʿīl, qui était le fils d'un cheikh soufi alide et d'une princesse aqqoyunlu, devint un conquérant chiite extrémiste messianiste qui imposa ses croyances religieuses par la force. Moin s'attarde sur deux événements « étranges » (*ġarīb*) de la vie de Bābur qui ont orienté son destin. Le futur fondateur de l'Empire moghol commence son autobiographie par cette phrase : « In the month of Ramadan in the year 899 [June 1494], in the province of Fergana, in my twelfth year I became king » (p. 60). Il avait en effet assisté ce jour-là à la mort de son père tombé du haut de sa forteresse dans le ravin. Cette mort « non-naturelle » marqua l'enfant qui la considéra comme un signe prémonitoire. Puis ce furent les rêves qui marquèrent son destin. Entre la mort « étrange » de son père en 1494 et son « exil » en Inde en 1513, chassé par les Uzbeks, Bābur a gouverné Samarkand, la capitale de Tamerlan. Il fit plusieurs rêves prémonitoires sur la conquête de la ville dans lesquels sa légitimité à y exercer le pouvoir lui fut octroyée par Khʷāǧa Aḥrar, le chef de l'ordre naqshbandi.

Le deuxième empereur moghol, Nāṣir al-Dīn Humāyūn (r. 1508-1556) a relativement peu attiré l'attention des chercheurs. Il fut surtout dénoncé pour son intérêt excessif pour les sciences occultes, la magie et l'astrologie. Il est ici réhabilité par Moin dans le chapitre 3 « The Alchemical Court: The Beginnings of the Mughal Imperial Cult » (p. 94-129) qui montre que Humāyūn a porté à son plus haut degré la sacralité de la royauté moghole. Moin s'attache à étudier plus particulièrement le *Qānūn-i Humāyūn*, encore appelé « Tāǧ-i ʿizzat » (Couronne de la gloire), inventé en 1532, à l'usage du prince et de ses courtisans

BCAI 31 (2017) Moin Afzar: The Millennial Sovereign. Sacred Kingship & Sainthood in Islam., recensé par Denise Aigle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

(p. 113-123). L'auteur montre que le titre « Tāǧ-i ʿizzat » était un rituel de souveraineté destiné à entrer en compétition avec le « Tāǧ-i ḥaydar », symbole de l'ordre des soufis safavides. Pour comprendre le rôle de Humāyūn dans le développement du concept de royauté sacrée dans l'Empire moghol, il ne faut pas le comparer à Bābur, son père conquérant, ni avec le premier souverain messianique safavide, Shāh-Ismāʿīl. La comparaison qui s'impose est avec le père de ce dernier, Shayḫ Ḥaydar Ṣafawī. Il n'est pas monté sur le trône d'Iran, mais il a légué à ses successeurs une « institution sacrée », constituée d'un ensemble de dévots marqués par un emblème sacré, le « Tāǧ-i ḥaydar ». Comme dans le cas Shayḫ Ḥaydar Ṣafawī, l'héritage symbolique et sacré de Humāyūn permit à son fils de prétendre à une naissance « miraculeuse ».

Ǧalāl al-Dīn Muḥammad Akbar, le fils de Humāyūn, est décrit dans le chapitre suivant, « The Millennial Sovereign: The Troubled Unveiling of the Savior Monarch » (p. 130-169), comme le souverain sacré par excellence de la dynastie. Moin explique que les formes de la souveraineté sacrée d'Akbar étaient flexibles. Il s'agissait de les adapter au milieu pluri-religieux indien. Son règne coïncida avec le « moment millénariste de l'islam » au cours duquel le culte impérial fut à son apogée. Akbar fonda un programme impérial, « la divine religion » (*dīn-i ilāhī*). Il considérait qu'il y avait dans toutes les religions des préceptes que l'islam pouvait retenir. En 1579, il fit venir à sa cour des prêtres de l'Ordre de Saint Paul de Goa. La religion instaurée par l'empereur moghol était un amalgame d'islam, d'hindouisme et de christianisme. Le programme impérial d'Akbar reposait sur une série de rituels qui avaient pour objectif de lier les initiés au souverain. Il eut néanmoins des détracteurs parmi ses proches qui condamnèrent les actions d'Akbar ; leurs écrits sont les principales sources d'information sur ses activités. Cependant, ce sont ces initiés qui ont modelé le portrait de l'empereur moghol en « roi saint ». D'autres facteurs ont exercé une influence sur Akbar, en particulier les ordres soufis et les autres pouvoirs impériaux, comme les Safavides d'Iran. Pendant tout le règne d'Akbar, les cheikhs chishtis de Sikri ont été la source d'inspiration spirituelle et les alliés de la dynastie. Ils l'appelaient le « calife de l'Âge » et le vénéraient comme un saint souverain. Des cheikhs Nuqtavis, fuyant les persécutions dont ils faisaient l'objet en Iran, se réfugièrent à la cour d'Akbar. Badāʾūnī, savant et historien de la cour, rapporte qu'en 1576 un membre de la secte vint en Inde parce que : « it is a wide place, where there is an open field for all licentiousness » (p. 165). Le messianisme alide que les Nuqtavis offraient aux Moghols était important dans leur compétition avec les Safavides. Comme le fait remarquer Moin, l'Inde n'était pas la terre de ʿAlī, mais celle de Rāmā, le roi mythique de l'Inde antique. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'une traduction persane de sa geste (*Rāmāyana*) ait été commanditée par Akbar. Elle fut rédigée par Badāʾūnī et illustrée dans les ateliers de l'empereur qui était considéré comme une réincarnation de Rāmā.

L'étude du règne de Ǧahāngīr (r. 1605-1627) dans « The Throne of Time: The Painted Miracles of the Saint Emperor » (p. 170-210) est largement basée sur des sources iconographiques. Moin, dans une partie de ce chapitre intitulée « The sacred medium of painting » (p. 185-189), explique que la peinture est un art « scripturaire » dans lequel le savoir divin et sacré peut se transmettre, à l'image de Mani, considéré comme le maître des arts visuels. Le titre « Mani de l'âge » était convoité par beaucoup d'artistes musulmans, et, dans le cas des Moghols, aussi par des hindous. Deux portraits de Ǧahāngīr, peints vers 1614, décrivent sa généalogie messianique. Dans l'un d'entre eux, il tient le portait de son père Akbar, et, dans l'autre, celui de sa « mère », la vierge Marie. Ces images ne sont pas seulement des allégories, elles sont le médium du pouvoir miraculeux de Ǧahāngīr. Elles étaient destinées au cercle de ses disciples, en d'autres termes, ces portraits étaient des rituels peints. Ils exprimaient sous une forme visuelle la sainteté de l'empereur. En revanche, les chroniques qui relataient sa mémoire de souverain agissant dans le siècle, étaient destinées à un large public. Les portraits font référence à l'aboutissement mystique de Ǧahāngīr.

La conclusion (« The graffiti Under the Throne », p. 211-240) est consacrée aux deux derniers « grands Moghols », Shāh-Ǧahān et Awrengzeb. Šāh-Ǧahān (r. 1627-1658) a, lui aussi, revendiqué une autorité charismatique en adoptant le titre « Second seigneur de la conjonction astrale » (*ḥaẓrat-i ṣāḥib-qīrānī-i ṯānī*), s'inscrivant en continuité avec Tamerlan. Il lança une ambitieuse campagne militaire pour reconquérir son domaine ancestral, mais sans résultat. Dans la recherche contemporaine, il n'est pas connu pour son millénarisme mais plutôt, comme le fait remarquer Moin, pour avoir établi une « Islamic political culture » (p. 212). Cependant, ce n'est que vers la fin de son règne qu'il s'est tourné vers un islam plus orthodoxe. Shāh-Ǧahān a poursuivi le style artistique inauguré par son père. Il existe de nombreuses peintures qui montrent l'empereur entouré des mêmes symboles de sainteté. Il apparaît auréolé d'un disque solaire, il tient le globe terrestre entre ses mains, des lions et des agneaux gisent en paix à ses pieds. À vrai dire, ces symboles pourraient figurer sur des représentations de saints, quelle que soit leur religion. Shāh-Ǧahān finit sa vie prisonnier dans son propre palais, son pouvoir ayant été usurpé par son fils le « pieux » Awrengzeb. Celui-ci, fréquemment décrit comme

BCAI 31 (2017) Moin Afzar: The Millennial Sovereign. Sacred Kingship & Sainthood in Islam., recensé par Denise Aigle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

un roi zélote, pratiqua une politique fondée sur un islam légaliste, en opposition avec l'islam syncrétique de ses prédécesseurs. Il abandonna les célébrations de Nawrūz, le patronage artistique, etc. Sa répression contre les non-musulmans est devenue légendaire. La réforme islamique d'Awrengzeb, qui se manifesta par un enseignement religieux intense dans les madrasas de Deoband, créa un nouveau corps social d'ulémas. Ce mouvement de « renouveau sunnite » aurait généré la chute de l'Empire moghol, et la fin d'une royauté sacrée musulmane.

Il est dommage que Moin ne soit pas allé plus loin dans ses analyses sur le rôle du facteur religieux à cette période cruciale de l'histoire de l'Empire moghol. Par ailleurs, l'auteur montre les relations étroites entre une sainteté héréditaire et le pouvoir politique du prince. Il ne met cependant pas suffisamment en relief la contestation de cette royauté sacrée en contexte islamique. Cette notion fut contestée non seulement à partir de Ǧahāngīr, mais aussi à l'époque d'Akbar. Malgré ces quelques remarques, le livre de Moin est un apport majeur à l'histoire de l'Empire moghol parce qu'il traite d'un sujet controversé. Une royauté sacrée est-elle possible en Islam ?

Il faut aussi souligner l'apport de cet ouvrage du point de vue méthodologique. Moin utilise un vaste corpus documentaire dans lequel figurent des sources textuelles peu utilisées, comme les ouvrages de magie, d'astrologie, les textes hagiographiques et, surtout, les sources iconographiques. Moin montre à travers ses fines analyses anthropologiques des peintures et des portraits d'empereurs à quel point les arts visuels permettent d'enrichir la matière historique. Ce livre, tout comme l'ouvrage de Lisa Balabanlilar (*Imperial Identity in the Mughal Empire. Memory and Dynastic Politics in Early Modern South and Central Asia*, Londres, Tauris, 2012) s'inscrit dans le renouveau des recherches sur l'Empire moghol (voir compte rendu dans BCAI n° 29 http://www.ifao.egnet.net/bcai/29/28).

Denise Aigle
E.P.H.E. - Paris

BCAI 31 (2017) Moin Afzar: The Millennial Sovereign. Sacred Kingship & Sainthood in Islam., recensé par Denise Aigle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net